

du prince, la peur et la volupté, l'argent à répandre et les têtes à faire tomber, faisaient d'abord négliger, puis opprimer les provinces. On sacrifiait facilement les intérêts éloignés aux passions plus voisines, la Gaule ou l'Espagne au peuple de Rome, les légions aux prétoriens. Quand on avait ajouté aux spectacles et à la paye, que le peuple au théâtre et les cohortes au camp criaient bravo, on se croyait en sûreté.

Peu à peu donc les gouverneurs s'enhardissaient, les abus réprimés se montraient de nouveau. Il fallait des proscriptions à César, et la richesse devenait un crime loin de Rome comme dans ses murs¹. Il fallait de l'argent au proconsul, de l'argent pour se faire des amis, pour donner des jeux, pour acheter des éloges et se faire absoudre, par l'approbation de quelques hommes, ses créatures, des exactions commises envers tous. Les femmes des gouverneurs, violentes, prodigues, pleines d'ambition et d'arrogance, avaient leur palais, leur cour, leur cortège, leurs audiences; ce qu'il y avait d'hommes mal notés dans la province se mettait à l'abri sous la toute-puissance féminine².

Il n'en put être autrement sous Néron. Quelques modernes ont voulu lui faire une réputation d'équité et de popularité dans les provinces; je ne vois rien qui la justifie. Claude avait bien donné quelques soulagements aux souffrances des sujets de Rome : mais Néron avait à payer ses

1. V. entre autres Tacite, XV, 20.

2. V. Tacite, IV, 20, et surtout la discussion au sénat, lorsqu'on voulut renouveler la loi ancienne qui défendait aux gouverneurs d'emmener leurs femmes avec eux dans les provinces. Tacite, *Annal.*, III, 33 et 34. V. aussi Suet., *in Aug.*, 24; Juvénal, *Sat.* VIII, 127. Sénèque fait l'éloge de la femme d'un gouverneur d'Égypte qui, « pendant seize ans qu'elle habita cette province, ne se montra jamais en public, n'admit jamais chez elle un habitant de la province, ne demanda rien à son mari, ne permit pas qu'on fit passer par elle aucune demande. » *Ad Helviam*, 17.

extravagances et ses débauches; comment eût-il ménagé l'or des provinces? Nous ne voyons sous lui, dans la Judée dont Josèphe nous raconte l'histoire locale, dans la Gaule, l'Espagne, la Bretagne, dont nous allons dire les révoltes, que publicains qui rançonnent les peuples, usuriers romains qui les dévorent, gouverneurs qui pillent ou au moins laissent piller. Si Néron a été populaire quelque part, cela a pu être à Rome dans les quartiers habités par les désœuvrés du Cirque et les mendiants du Forum; peut-être à Ostie, peut-être à Naples, au plus loin en Grèce; mais au delà bien peu.

Depuis l'incendie de Rome surtout et les déprédations par lesquelles Néron avait fait contribuer le monde à la restauration de sa capitale, le gouvernement de César était impopulaire dans les provinces. Moins gâtées que le peuple de Rome, elles n'étaient pas à la hauteur de la servilité romaine. Tacite nous peint un provincial, homme simple, qui arrive au spectacle à Rome pendant que César chante, reste tout étonné de cet empereur qui joue un rôle et de ce peuple qui l'applaudit, se perd au milieu de cet enthousiasme discipliné, laisse tomber ses mains de fatigue, crie quand il faudrait se taire, se tait quand il faudrait crier, trouble les chefs de claque, et reçoit les coups de canne des centurions¹.

Au milieu des provinces vivaient les légions. Une même défaveur auprès de César; un séjour de plusieurs années dans les mêmes lieux; souvent la communauté d'origine (car les légions se recrutaient surtout dans les provinces)²,

1. Tacite, XVI, 5. V. dans Josèphe la conduite des différents procurateurs de Judée sous Tibère, Claude et Néron.

2. V. Tome I, p. 263, t. II, p. 103, 108, 136. Ajoutez-y ce passage qui prouve et le dégoût général pour le service militaire et l'habitude de faire les levées hors d'Italie : « Tibère émit la pensée de partir pour les pro-

rapprochaient les uns des autres des sujets de Rome et ses soldats. Traitées avec une défiante et jalouse attention, éloignées les unes des autres et de Rome (car le centre de l'empire se maintenait presque sans soldats); disséminées sur le Rhin, le Danube, l'Euphrate et le Nil, campées au pied de l'Atlas ou enfermées dans la prison maritime de l'île de Bretagne : les légions enviaient et haïssaient les prétoriens, comme les provinces enviaient et haïssaient le peuple de Rome.

Leur disgrâce était une tradition d'Auguste, qui avait longtemps subi et qui avait appris à craindre la toute-puissance militaire¹. A sa mort, elles se révoltèrent et voulurent secouer la rude discipline qu'il avait fait succéder à la discipline indulgente de Jules César : le vieux levain des guerres civiles restait encore dans le cœur de ces vétérans. L'armée de Pannonie chassa ses officiers, réunit ensemble les aigles de ses légions, envoya une députation à Tibère; elle lui demandait que le temps de service fût abrégé, que la solde fût plus forte, qu'un terme fût mis aux violences des centurions. Une armée en Germanie alla plus loin, sollicita Germanicus son général de se laisser proclamer empereur. Une troisième armée attendait l'événement, prête à se révolter, et le général qui la commandait ne craignit pas de dire dans la suite que, s'il n'eût maintenu ses légions dans le devoir, l'empire était perdu².

vinces. Il donnait pour prétexte le grand nombre de vieux soldats à mettre à la retraite, et la nécessité de remplir par de nouvelles levées les vides de l'armée. Il ne se faisait plus, disait-il, d'engagements volontaires, ou, quand il y en avait, ils ne fournissaient que des soldats lâches ou indisciplinés; des mendiants et des vagabonds étaient presque les seuls qui entrassent volontairement dans les rangs de l'armée » Tacite, *Annal.*, IV, 4.

1. V. Tome I, page 229.

2. V. Tacite, *Annal.*, IV, 18, et, sur ces révoltes, les chapitres de Tacite, I, 16 et suiv., curieux par la peinture de la vie militaire des Romains et les détails sur la condition des soldats.

A la mort de Caïus, il en fut de même; Galba qui commandait en Germanie, fut sollicité de se proclamer empereur¹. Sous Claude, élu des prétoriens, les légions voulurent à leur tour élire un empereur; Furius Camillus se fit prêter serment par l'armée de Dalmatie, et pendant cinq jours fut appelé César². Tous ces souvenirs étaient autant d'avertissements pour Néron et fortifiaient en lui les traditions d'Auguste.

Aussi, sous son règne, l'armée est-elle plus que jamais suspecte. Tous les proscrits sont accusés de tourner les yeux vers elle; l'armée des Gaules est prête, dit-on, à soutenir Sylla; l'armée d'Orient, Plautus³; un des crimes de Fénien Rufus est sa popularité auprès des soldats⁴. Le soldat n'aime pas Néron, empereur peu militaire, qui passe sa vie avec des fous et des courtisanes, qui chante et danse au théâtre, qui se garde de haranguer ses troupes de peur d'endommager sa belle voix, qui, dans ses embarras financiers, laisse la solde s'arriérer⁵. Néron craint ses soldats : quand la conjuration de Pison lui inspire des alarmes, il envoie des patrouilles autour de Rome; mais le soldat romain ne marche pas seul; des soldats germains sont mêlés dans les rangs. Quand il s'agit d'arrêter Pison, César n'envoie que des conscrits; il avait peur des vétérans⁶.

Il s'inquiète peu de la diminution de l'esprit militaire. Que vingt-huit légions (180,000 hommes) seulement gardent cet immense empire; que 1,200 soldats romains

1. Suet., *in Galbâ*, 7.

2. V. ci-dessus, page 80.

3. Tacite, XIV, 57, 60.

4. *Id.*, XIV, 51.

5. Suet., *in Ner.*, 32.

6. *Vetus miles timebatur.* (Tacite, XV, 59.)

soient seuls dans l'intérieur de la Gaule¹ : que les provinces soient mal défendues contre les barbares ; que des établissements fondés sur les frontières soient abandonnés avant même qu'on ne les attaque ; que des commandants brûlent leurs forteresses faute de pouvoir les défendre ; que des vétérans établis dans les terres conquises désertent ces champs à peine défrichés, et les laissent en proie aux barbares² : l'empereur a autre chose à songer, il a trop à faire à Rome pour savoir ce qui se passe sur le Rhin.

C'est ici un des vices de la politique de Tibère : enfermés dans Rome, les Césars pensaient peu aux provinces, et ne pensaient aux armées que pour les redouter. De là, l'oppression des unes, l'affaiblissement des autres. Deux sortes de magistrats gouvernaient les provinces : les uns, magistrats civils, sous le titre de procurateurs, affranchis de César, créatures du palais, achetaient leurs charges à prix d'argent et regagnaient leurs avances en faisant marché de la justice³ ; c'est à ceux-là que Néron disait dans leur audience de congé : « Tu sais de quoi j'ai besoin⁴. » Les autres, commandants militaires, étaient suspects à ce seul titre ; sous Néron, un général romain dans les Gaules conçut le projet d'un canal de la Saône à la Moselle⁵ (magnifique communication entre les deux mers) : ses amis l'avertirent qu'il se gardât bien de l'exécuter ; c'eût été gagner des amis dans sa province, et par là se rendre suspect à César. La crainte de César, dit Tacite, arrêtait

1. Selon le compte de Josèphe, *de Bello*, II, 28. (Vers la fin de Néron.)

2. Tacite, *Hist.*, IV, 14, 15.

3. Senec., *de Benef.*, I, 9. Nummarium tribunal... audita utrimque licitatione, alteri addici non mirum : quæ emeris vendere, jus gentium.

4. « Seis quid mihi opus sit ; » et : « hoc agamus ne quis quidquam habeat. » (Suet., 32.)

5. Tacite, XIII, 53.

toute pensée louable : Galba, en Espagne, après avoir fait longtemps une sévère police contre les maltôtiers, changea de système, disant qu'après tout, « à qui ne fait rien on ne demande pas de compte¹. »

César ne permettait volontiers ni la popularité aux gouverneurs, ni la guerre aux soldats. Il préférait récompenser des généraux sans qu'ils eussent combattu, et les dédommager par des honneurs de la gloire dont il les privait. Déjà Tibère, voyant l'empire entamé par les barbares, avait mieux aimé dissimuler ces plaies que de permettre la guerre à personne², tant une victoire lui semblait chose redoutable ! Claude avait envoyé à Corbulon, qui plantait déjà ses tentes sur le sol des Germains, l'ordre de repasser le Rhin et de retourner dans ses quartiers, et Corbulon s'était retiré en disant ce seul mot : « Heureux les généraux de l'ancienne Rome ! » Claude, pour le consoler, lui donna les privilèges du triomphe au lieu de la permission de combattre³.

Enfin, sous Néron, à la vue du long repos des armées romaines, les Barbares commencent à se dire que César a ôté à ses généraux le droit de mener à l'ennemi⁴. Déjà, à travers les bois et les marécages, les Frisons⁵, amenant avec eux dans de légères barques leurs enfants et leurs vieillards, envahissent des terres romaines destinées à la charrue, mais abandonnées ; déjà les Germains le long du Rhin, les Parthes à l'Orient, les Maures au Midi, insultent les frontières de l'empire. Plusieurs légions en Arménie sont passées sous le joug ; la Syrie n'est défendue qu'avec

1. Suet., *in Galbâ*, 10.

2. Ne cui bellum permitteret. V. Tome I, page 343 et suiv.

3. Tacite, *Annal.*, XI, 19, 20.

4. Ereptum legatis jus ducendi in hostem. (*Id.*, XIII, 54.)

5. *Ibid.* (An 59).

peine; la Bretagne opprimée se révolte (61); la Judée se révolte (66), défait une armée romaine, et des affiches injurieuses placardées dans Rome reprochent à Néron son incroyable faiblesse¹.

Les races germaniques surtout, poussées en arrière par César, Auguste et Germanicus, qui pressentaient là les destructeurs de Rome², les races germaniques reprennent courage. Elles viennent peu à peu à la charge; elles attaquent ce grand corps, qui, mal gouverné, ne se défend qu'avec lourdeur; elles se poussent les unes les autres contre ce colosse. Elles y mordent et finiront par être irrésistibles, grâce moins à leur propre force, qu'à la diminution calculée des forces de l'empire. Aussi chaque jour depuis, la tâche des empereurs, en combattant les Barbares, devint-elle plus sérieuse, et les derniers Césars, souvent plus courageux et plus dignes, purent rejeter leurs affronts sur les Césars de la première race.

Telle était la situation de Rome et de l'empire, du sénat et des provinces, des prétoriens et de l'armée.

Mais, si abaissées qu'elles fussent, au jour où Néron dut périr (an 68), ce furent les provinces qui donnèrent le signal aux légions. La Gaule, riche et vigoureuse, entrée fortement dans la vie romaine, déjà pillée sous Caligula, accablée d'impôts par Néron, secoua la tête. Sous Sacrovir, elle avait fait trember Tibère; Claude l'avait soupçonnée de sympathie pour Valérius Asiaticus; Néron, de compli-

1. Suet., *in Ner.*, 39. V. aussi Dion. Tacite, *Annal.*, XV, 2, 10, 14. Sur la révolte de la Bretagne (an 61), Tacite, XIV, 29; Xiphilin, LXII. Monnaies de l'an 61 avec le nom de PAVLLIN (Suétonius Paulinus qui soutint cette guerre); Mars, ou soldat romain écrasant sous son pied un casque ou une tête humaine.

2. V. surtout, en ce qui touche les pressentiments de César à cet égard, *Cæsar, de Bello Gallico*, II, 31, 33.

citée avec Sylla¹. Ces hommes, nos aïeux, étaient « d'une âpre et difficile nature, embarrassante pour les Césars quand ceux-ci manquaient de pudeur, de mesure ou de dignité². » Le propréteur Vindex, Gaulois de naissance et descendant des anciens rois d'Aquitaine, au lieu d'une armée qu'il n'avait pas, convoqua une assemblée nationale. Les vieilles races celtiques s'indignèrent à l'entendre parler de cet empereur qu'il avait vu chanter et déclamer sur la scène. Tout le centre de la Gaule, Arvernes, Séquanes, Viennois, prirent les armes; Vindex eut autour de lui 100,000 hommes. Mais toute nation était faible contre Rome; il fallait que cette révolte d'une « province désarmée³, » de nationale devint militaire. Aussi Vindex fit-il un appel aux chefs des troupes romaines; il écrivit à Galba, proconsul d'Espagne, lui demandant de « se mettre à la tête du genre humain. »

Sulpicius Galba était un ancien noble (il descendait de Pasiphaé, mère du Minotaure, ce qui constituait sans doute une très-illustre origine); un vieux soldat qui s'était confiné dans d'obscures victoires sur les Bretons et les Africains, pour échapper à la cruauté de Caius et au dépit amoureux d'Agrippine; envoyé ensuite dans l'Espagne Tarragonaise, alors que Néron « ne craignait pas encore les hommes placés haut⁴, » Galba n'avait pas tardé à s'y effacer. Il ménageait les traitants qu'il soupçonnait d'affinité avec Néron, mais, d'un autre côté, il plaignait le pauvre peuple, laissait circuler des satires contre le prince,

1. Tacite, *Annal.*, XI, 1; XIV, 57. Erectas Gallias ad nomen dictatoris.

2. Mentis duræ, retorridæ, et sæpe imperatoribus graves. (Lamprid., *in Alex. Sever.*, 59.) — Quibus insitum, leves et degenerantes à civitate romanâ et luxuriosos principes ferre non posse. (Pollio, *in Gallieno*, 4.)

3. Inermis provincia. (Tacite, *Hist.*, I, 46.)

4. Plutarq., *in Galba*.

et, dans la crainte d'une disgrâce, ne voyageait pas sans un million de sesterces en or. Un tel homme ne pouvait devenir empereur qu'en un péril extrême, ni se révolter que par prudence¹.

Or, il reçut à la fois la lettre de Vindex, une autre du gouverneur d'Aquitaine qui l'appelait à son secours contre Vindex, enfin un message intercepté, par lequel Néron donnait ordre de l'assassiner. Dès lors les oracles et les prodiges ne manquèrent pas, selon l'habitude de ce siècle, pour l'encourager à la révolte. Il n'avait qu'une légion, mais il comptait, comme Vindex, sur le mouvement national; comme lui, dans une assemblée de la province, en face des images de ceux que Néron avait fait périr, il harangua le peuple, envoya des proclamations par toute l'Espagne, leva des légions espagnoles, forma un sénat d'Espagnols, et fit mettre aux portes de sa chambre une garde de chevaliers: c'était une Rome ibérique qui se soulevait contre la vieille Rome.

L'éveil était donné, le secret de l'empire trahi; on apprenait « qu'un empereur pouvait se faire ailleurs qu'à Rome². » Tout l'Occident s'agite; des généraux qui avaient repoussé et même trahi de précédentes insinuations de Vindex, à la nouvelle du mouvement de Galba, se lèvent pour être ses auxiliaires ou ses rivaux. Claudius Macer, en Afrique, songe à s'emparer de l'empire, et arrête les convois de blé qui partent pour Rome. Fonteius Capito, dans la Germanie inférieure, commence aussi à se soulever³. Othon, en Lusitanie, se joint à Galba. Homme de cour, Othon prête à Galba sa vaisselle et ses esclaves, plus dignes

1. Suet., *in Galbâ*, 1-9. Tacite, *Hist.*, I, 45, 49. Plutarq., *in Galbâ*.

2. Tacite, *Hist.*, I, 4.

3. Suet., *in Ner.*, 47. Plutarq., *in Galbâ*. Tacite, *Hist.*, I, 53.

d'un empereur; Rome en était déjà au point que cette pompe fût un accessoire obligé de l'usurpation.

Pendant ce temps, que faisait Néron? A la première nouvelle, il s'est peu ému. Il était à Naples, sa bonne ville; il tressaille de joie à l'idée du pillage des Gaules; il va voir des athlètes. — Les nouvelles deviennent plus graves, il ne s'inquiète pas encore, et reste huit jours sans donner un ordre ni faire une réponse. — Rome se remplit des proclamations injurieuses de Vindex. Néron écrit cette fois au sénat qu'il ne peut venir, parce qu'il a mal à la gorge et qu'il nuirait à sa belle voix; que d'ailleurs Vindex est bien sot de l'appeler « mauvais musicien, » lui qui a donné tant de soins et tant d'années à cet art; que chacun peut juger si personne chante mieux que lui; que l'absurdité de ce reproche doit faire mesurer la valeur des autres. — Les nouvelles sont plus inquiétantes encore, il part pour Rome; mais, sur la route, un bas-relief qu'il rencontre et qui représente un Gaulois traîné aux cheveux par un Romain, lui semble un présage favorable: il oublie ses craintes, saute de joie, envoie un baiser au ciel. Arrivé à Rome, il délibère quelques instants avec les principaux du sénat, puis il passe le reste du jour à leur montrer un orgue hydraulique d'invention nouvelle: « Nous entendrons cela sur le théâtre, dit-il, avec la permission de Vindex. » — Mais survient la grande nouvelle: ce n'est plus une simple émeute de provinciaux; c'est une armée romaine qui le trahit; Galba s'est révolté! Cette fois Néron tombe comme mort, demeure longtemps sans mouvement et sans voix. Revenu à lui, il se frappe la tête; sa nourrice veut le consoler: « C'en est fait! s'écrie-t-il; il lui arrive ce qui n'est arrivé à nul autre prince: il perd son empire avant de mourir. » Un César s'attendait bien à être assassiné, non pas à être détrôné. — Je ne sais

quelle nouvelle plus favorable lui est apportée : son âme futile a secoué toute sa peur ; il est à table, il chante des couplets contre Vindex et Galba ; il accompagne de ses gestes le son d'une musique folâtre ; il se fait porter au théâtre en cachette, et envoie dire à un acteur qu'on applaudissait : « Tu abuses de mon absence ! »

L'ivresse impériale l'a repris : « Tous les généraux, dit-il, conspirent avec Galba ; il va les envoyer tuer, il va faire mourir tous les exilés, égorger tout ce qu'il y a de Gaulois dans Rome, mettre le feu à la cité, empoisonner le sénat dans un festin, et si le peuple y trouve à redire, lâcher sur le peuple les bêtes du cirque, dignes auxiliaires de sa police. » Extravagances d'un poltron enivré ? fables inventées par la colère du peuple ? je ne sais, voilà du moins quels projets on a prêtés à Néron.

Mais, avant tout, il faut la guerre : mot étrange pour Néron, qui n'a jamais guerroyé que de loin. Le sénat a déclaré Galba ennemi public, sauf à rendre plus tard le même édit contre Néron. César rappelle ses troupes prêtes à partir pour le Caucase, forme une légion des matelots, ses gardiens de Misène et les complices de la mort d'Agripine. Il est magnifique envers les dieux ; il leur voue, s'il est vainqueur, un spectacle où il se fera entendre à eux sur l'orgue, la flûte et la cornemuse, et terminera en dansant le ballet de *Turnus*. Ses préparatifs guerriers sont poussés à la hâte : des chariots sont déjà faits pour porter ses orgues ; les courtisanes du palais coupent leurs cheveux, s'arment de haches et de boucliers, forment une légion d'amazones. Quant à lui, après avoir, en signe de guerre, arboré les faisceaux, sortant de table appuyé sur l'épaule de ses amis, l'âme attendrie par les joies du festin, il ne rêve plus que le drame larmoyant, au lieu du

mélodrame sanglant de la veille : « Une fois arrivé dans la province, en présence de l'ennemi, il s'avancera sans armes, et, sans dire une parole, il se mettra à pleurer. Tous seront touchés ; on s'embrassera, et l'on chantera un hymne de triomphe qu'il fait déjà composer ! »

Cependant Rome murmure ; une levée se fait ; on est réduit à enrôler des esclaves. Néron exige d'énormes impôts ; on refuse de payer. Le peuple de Rome ne sait ce que c'est que prendre l'épée ou payer la taxe. — « Que Néron, dit le peuple, fasse rendre gorge à ses délateurs ! » Rome souffre de la disette, pendant qu'un navire d'Alexandrie apporte au lieu de blé, de la poudre du Nil pour les élégants lutteurs du palais. La nuit retentit de quolibets contre Néron¹, et tout à coup ce pouvoir colossal ne se fait plus obéir dans les carrefours de Rome. Puis viennent les rêves et les présages. Néron a vu des fourmis qui le dévoreraient (Tibère eut une imagination pareille) ; Néron a vu son cheval favori, Asturcon, changé en singe, sauf la tête qui hennit en mesure ; le mausolée d'Auguste s'est ouvert, et une voix en est sortie qui appelait César par son nom ; dans le dernier rôle qu'il a chanté, Néron est tombé en prononçant ce vers :

« Père, mère, épouse, me poussent à la mort ! »

Enfin il se voit en songe au théâtre de Pompée ; les statues des quatorze nations de l'empire s'ébranlent de leur place, descendent vers lui et l'investissent : image vive de ce mouvement universel qui portait le monde contre lui, et que pourtant il ne connaissait pas encore tout entier.

La révolte en effet marchait sans obstacle. Galba, dont

1. « Etiam Gallos eum cantando excitasse... » Noctibus jurgia simulates... vindicem poscebant. (Suet., in Ner., 43.)

Néron avait confisqué les biens à Rome, confisquait en Espagne ceux de Néron, et trouvait des acheteurs. Vindex, dont il avait mis la tête à prix, répondait : « Néron promet dix millions de sesterces à qui me tuera ; je promets ma tête à qui m'apportera celle de Néron ! » quand tout à coup surgit un mouvement nouveau, que l'insuffisance des récits venus jusqu'à nous, et surtout la perte des écrits de Tacite, ne nous permettent pas de bien apprécier. Virginius, commandant de la Germanie supérieure, marcha contre Vindex. Cependant, après une entrevue, ils étaient sur le point de s'entendre, quand les légions d'elles-mêmes commencèrent l'attaque. Vingt mille Gaulois périrent ; Vindex se tua. Virginius, patriote romain ou sage ambitieux, refusa l'empire de la main des soldats, et proclama souverain le choix du sénat et du peuple : prudent refus qui lui valut le rare bonheur d'échapper pendant trente ans aux défiances de tous les Césars, et de mourir, à quatre-vingt-trois ans, chargé d'honneurs, vénéré de Rome parce que sa vertu l'avait mis en dehors d'elle, loué solennellement par Tacite, et, comme dit Pline, ayant assisté au jugement de la postérité sur lui-même ¹.

En même temps, une de ces alarmes dont rien ne peut rendre compte détruisait les espérances de Galba : ses soldats lui obéissaient mal, une partie de sa cavalerie fut au moment de l'abandonner. Des esclaves, apostés par un affranchi de Néron, furent surpris prêts à le poignarder. Quand il sut la mort de Vindex, il se retira dans une ville d'Espagne, écrivit à Virginius, puis songea à se tuer. Le mouvement soulevé contre Néron était donc étouffé

1. « Suae posteritati interfuit. » — Sur ce mouvement et sur Virginius lui-même, V. Xiph., LXIII; Plut., in Galbâ; Suet., in Ner., 47; in Galbâ, 11; Tacite, *ibid*; Pline, *Ép.* II, 1; VI, 10; IX, 49.

comme de lui-même, et par cette seule terreur que la puissance impériale inspirait.

Mais Néron ne le sait pas : il vient d'apprendre les déflections nouvelles qui ont suivi celle de Galba ; il se lève au milieu de son repas, renverse la table, brise deux coupes de cristal qu'il aimait. Rome, les provinces et l'armée lui manquent à la fois ; il demande du poison à Locuste, se retire dans les jardins de Servilius ¹, pense à fuir. L'Orient peut lui servir de refuge. Les astrologues, en lui annonçant sa chute dans Rome, lui ont promis l'empire de l'Asie. Des Juifs flatteurs ont fait de lui leur Messie ; ce peuple, depuis trente ans que les prophéties sont accomplies, partout en quête de son Christ, applique à Néron, comme plus tard il appliquera à Vespasien, des oracles répandus, selon Tacite, dans tout l'Orient ; on promet à Néron la royauté de Jérusalem ². Néron ne serait-il plus roi, il sera encore grand artiste : la lyre, ornement de sa grandeur sera la ressource de sa disgrâce ; il ira chanter à Alexandrie (remarquez cet attrait pour l'Égypte commun à Caligula, à Germanicus, à Vespasien) ; « le virtuose ne trouve pas de terre qui ne le nourrisse ³. » — Mais la lâcheté de Néron enhardit chacun à lui résister. Les officiers du prétoire refusent de le suivre dans sa fuite ; l'un d'eux même lui dit : « Est-il donc si dur de mourir ⁴ ? » Il ira demander aux Parthes un asile ; il ira se jeter aux pieds de Galba ; il ira au Forum en habit de deuil ; du haut des rostres, il implorera la pitié du peuple, demandant comme retraite la préfecture de l'Égypte. Il ne peut se faire à

1. Entre la voie Appia et la route d'Ostie, près du bastion actuel de Sangallo.

2. Suet., in Ner., 40. *Id.*, in Vesp. Josephé, de Bello. Tacite, *Hist.*, V.

3. Τὸ τέχνην πᾶσα γαῖα τρέφει. (Suet., *ibid.*)

4. Usquæ adeò ne mori miserum est ? (Virgile.)